



Cinéma « Une exécution ordinaire »

Marc Dugain adapte brillamment son roman qui évoque le face-à-face entre Staline (André Dussollier) et une magnétiseuse (Marina Hands).
L'avis du Figaro : ●●●●



Spectacle « Arthur à la Gaité »

Pari plus que réussi pour l'animateur qui se plonge dans les affres de sa célébrité, sa vie privée et son enfance. Théâtre de la Gaité-Montparnasse.
L'avis du Figaro : ●●●●

Sting : « C'est à mes enfants d'écrire des chansons désormais »

RENCONTRE Le musicien explique au « Figaro » pourquoi il délaisse la course au tube pour se consacrer au répertoire ancien.

U OLIVIER NUC

Un homme libre. Après une carrière de plus de trente ans, Sting fait désormais ce que bon lui semble, n'obéissant qu'à sa soif de découverte. « J'ai eu la chance que mes intuitions correspondent régulièrement au goût du plus grand nombre, constate-t-il tranquillement en marge du concert privé qu'il a donné récemment pour la marque Audi. En vieillissant, mes centres d'intérêt deviennent plus spécifiques, ce qui me fera peut-être diverger des goûts du public. » Depuis quelques années le chanteur, a délaissé la pop pour s'aventurer dans des contrées plus classiques, avec des projets hébergés par Deutsche Grammophon.

Sa dernière production en date, l'album *If on a Winter's Night*, explore le folklore britannique ancien. « J'ai 58 ans, autant faire quelque chose qui me fait progresser. Si d'aventure cela rencontre le succès, tant mieux. Sinon, cela me permet d'attiser ma curiosité. » Celle-ci semble inextinguible. Loin d'afficher l'arrogance de la pop star adulée, Sting préfère ces jours-ci adopter la posture de l'universitaire qu'il a toujours été. « La musique du passé me passionne. J'ai toujours cité mes sources, vous savez. C'est sans doute un reste de mon activité de professeur. »

Il a toujours semblé à l'étroit dans la panoplie de chanteur à succès. Surgi en pleine vague punk, le trio Police en emprunta les codes pour mieux les détourner. Au fil des années, Sting a multiplié les collaborations avec ses maîtres, tandis qu'il découvrait lui-même de nouvelles voies, quitte parfois à dérouter ses admirateurs. « Il peut m'arriver de me planter, mais je me dis alors que j'aurais au moins

essayé quelque chose de neuf, reconnaît-il. On ne peut avancer qu'en regardant en arrière. L'écriture de chansons a commencé bien avant l'émergence du rock'n'roll. »

Cet homme n'a que peu de cas pour les petites vanités du show-biz et la course au tube. « L'écriture de chansons est une activité de jeune homme, estime le bassiste, comme pour justifier ses incursions dans la musique médiévale. Quand on est jeune, on ne réfléchit pas à ce qu'on écrit. En vieillissant, on met en place des barrières et des filtres qui paralysent un peu. » Auteur de plusieurs standards du rock, Sting est heureux de passer le flambeau à sa descendance. Deux de ses enfants se sont ainsi lancés dans la musique. « Je ne suis pas en compétition avec eux. Quand je les entends, je me dis : mon boulot est fait, à eux de jouer maintenant. »

« On me prend souvent pour un dilettante »

Il y a trois ans, le musicien surprenait tout le monde en annonçant le retour de Pollice. « Quand j'ai appelé Andy (Summers) et Stewart (Copeland), ils ne m'ont pas cru. Il a fallu que mon manager les contacte pour qu'ils prennent ma proposition au sérieux. L'idée, c'était de susciter de la nostalgie, pas de se lancer dans un exercice créatif. Cette longue tournée a été plus difficile que je ne le pensais, mais je suis content qu'on l'ait faite. » Les relations au sein du groupe étaient alors comparables à celles d'un couple dysfunctionnel. « Je suis incapable de rester dans le même groupe pendant des années. Du coup, on me prend souvent pour un dilettante, mais je n'en ai cure. » Réfutant la notion de purisme musical, Sting continue de suivre - de loin - l'actualité musicale. Il ne tarit pas d'éloges sur la jeune Lady Gaga. « Elle est fantastique. Je l'ai vue chanter son tube *Bad Romance* seule à la guitare. C'était très impressionnant, croyez-moi. » ■



Sting a délaissé la pop pour s'aventurer dans des contrées plus classiques. « La musique du passé me passionne », avoue-t-il. DEUTSCHE GRAMMOPHON

Tumultes à la Villa Médicis

ARTS La dernière exposition lancée par Frédéric Mitterrand met en vedette Beatrice Caracciolo.

RICHARD HEUZÉ
ROME

Un torrent impétueux dévale la rampe de la Villa Médicis. Ce chaos est composé d'une tonne de gouttières en zinc délavé par les intempéries. Comme les plaques de zinc disjointes qui tapissent les murs, il évoque les matériaux de fortune utilisés comme abri pendant le siège de Sarajevo. La douleur, la tristesse, l'angoisse sont des thèmes récurrents dans l'exposition que Beatrice Caracciolo présente jusqu'au 14 mars sous le titre « Tumultes » à la Villa Médicis. Cette exposition a été la dernière programmée par Frédéric Mitterrand avant qu'il ne devienne ministre. Eric de Chassey, qui lui a succédé comme directeur de la Villa, voit dans cette œuvre « une construction instable, provisoire, qui est peut-être une forme possible de la beauté d'aujourd'hui ».

Italienne de bonne famille installée à Paris depuis 1981 après des études aux États-Unis, Beatrice Caracciolo joue sur le trait pour dépeindre les émotions. C'est particulièrement visible dans *Kosovo*, une série de six tableaux peints en 1999 qui évoquent au fusain la souffrance de l'exil. Quatre grands tableaux intitulés *Riots*, d'après une photographie d'Henri Cartier-Bresson montrant une file d'attente incroyable de Chinois aux portes d'une banque de Shanghai en 1948 : enchevêtrement des silhouettes, bousculade des lignes, tourbillon de

traits au milieu desquels on distingue un visage, des bras, l'empreinte d'un torse. Le critique d'art Donald Kuspit les compare à la calligraphie japonaise.

Une impression de grande liberté

L'exposition s'ouvre sur d'élégants collages. L'artiste joue sur les effets de transparence qui confèrent légèreté et rythme au dessin. Un peu plus loin, c'est le thème de l'eau et des transferts d'énergie, à partir d'une vague, qui est mis en scène. Beatrice Caracciolo emploie pigments et apprêts pour construire la surface qui accueillera le dessin au fusain ou au pastel, tracé d'un geste qui donne une impression de grande liberté. Aucune couleur, mais une recherche sur les matériaux qui rappelle l'Arte Povera.

« L'art de Caracciolo est fondé sur le dessin », relève le commissaire de l'exposition Olivier Berggruen. Il situe l'artiste dans le courant de l'« expressionnisme abstrait », une école américaine des années 1960 qui « a mis l'accent sur une abstraction gestuelle et spontanée explorant le potentiel recelé par les propriétés expressives de la ligne ». ■



Torrent, de Beatrice Caracciolo, 2010. DR

Le théâtre

Armelle Héliot

À l'aveugle

Tout commence par une explosion à vous déchirer les tympans. Le rideau se lève sur un bâtiment effondré, poussière pas encore retombée et tubes de néon se balançant au souffle de la déflagration. On est saisi. On a beau avoir lu la pièce de Nathalie Saugeon (*L'Avant-Scène n° 1277*), on a beau connaître la situation, deux hommes prisonniers des décombres d'un supermarché détruit, on est sidéré par la puissance du décor de Jean-Marc Stehlé. Tout semble vrai. Le béton, le ciment, le désordre des décombres, les poutrelles de travers, les chariots écabouillés, les boîtes de biscuits ratatinées, les canettes écrasées, les rais de lumière qui filtrent ici et là, depuis le haut... Tout est d'une vérité hallucinante. On sait qu'il n'a pas été simple, pour l'équipe artistique de haute qualité qui présente *Face au paradis*, de répéter cette étrange histoire alors qu'Haïti était ravagé (nos éditions du 22 janvier). La pièce de la jeune dramaturge, composée pour les deux comédiens réunis par Rachida Brakni, prenait soudain une troublante proximité. Deux hommes ont survécu. Ils espèrent les secours. L'un des deux est blessé. C'est Max, un grand type assez baraqué, le comptable du magasin. L'autre, plus petit, plus jeune, allure d'adolescent, c'est Lubin. Il tenait les pompes à essence, bien peinard dans sa guérite. Comment se sont-ils retrouvés là, à l'étage des caisses ? On découvre deux caractères, on comprend deux vies, de nos jours, en France. Ce n'est en rien poétique. La difficulté de la pièce est que l'elfe et le géant sont séparés par un mur. Max, une jambe brisée, ne peut guère bouger. Pour ses débuts au théâtre, Eric Cantona, sous la férule aimante de sa femme, Rachida Brakni, qui réussit à animer cette scène de désastre, a choisi la difficulté. On connaît l'acteur convaincant au cinéma, le photographe très sensible. Il débute au théâtre. Il est très étonnant. Lorant Deutsch touche. L'un comme l'autre doivent affronter le plus grand des problèmes au théâtre : jouer sans se voir, sans échanger un regard, jouer ensemble pourtant... Ce mur ligote. L'émotion a du mal à passer. On regarde, on écoute, on n'est pas encore aussi bouleversé qu'on devrait l'être. Mais la précision, la profondeur du jeu des deux interprètes fascine. Ils incarnent la dimension métaphysique sans peser. Superbe ! Théâtre Marigny, tél. : 08 92 22 23 33.

Plus de théâtre sur
WWW.LEFIGARO.FR/THEATRE

châ
-te-
let

A Little Night Music

Enfin à Paris
la comédie musicale
chef-d'œuvre
de Broadway

<p>Nouvelle production</p> <p>Musique et Lyrics Stephen Sondheim</p> <p>Livret Hugh Wheeler</p> <p>d'après le film « Sourires d'une nuit d'été » d'Ingmar Bergman</p>	<p>Leslie Caron Greta Scacchi Lambert Wilson</p> <p>Orchestre Philharmonique de Radio France</p> <p>Direction musicale J. Stockhammer</p> <p>Mise en scène Lee Blakeley</p>	<p>15, 16, 17, 18, 19 et 20 février 2010 à 20 h</p> <p>T. 01 40 28 28 40 chatelet-theatre.com</p> <p>Spectacle présenté en accord avec Josef Weinberger Limited, au nom du Music Theatre International de New York</p>
--	--	--

france 2 **le monde TROIS** MAIRIE DE PARIS